

Elle a dit

«Ben ouais, aucun problème avec ça!»

Catherine Frot, à propos de son apparition presque nue dans le film «Qui m'aime me suive!»



Grand Prix d'art

Des architectes primés

Le Grand Prix d'art/Prix Meret Oppenheim 2019 revient à l'agence d'architecture Meili Peter, au journaliste culturel **Samuel Schellenberg** et à l'artiste Shirana Shahbazi.



Bosnie

Kusturica conseiller

Le leader politique des Serbes de Bosnie, Milorad Dodik, a pris le cinéaste Emir Kusturica comme conseiller.

Scènes

Jacques Probst, ou la traversée des arts

Le Genevois reprend ce «cheval de bataille» qu'est «La prose du Transsibérien» de Cendrars

Katia Berger

@berger_katya

Ses traits tracés au burin. Sa voix lente et granuleuse. Son souffle rauque et musical. Jacques Probst, docte autodidacte de 68 balais, n'a pas fini de promener sa carcasse de boxeur, de pirate ou d'ermite sur les scènes de Genève. Ni de gratter dans son antre la feuille universelle de son styler. «La prose du Transsibérien» de l'ami Blaise Cendrars, qu'il remet depuis plus de quarante ans sur le métier, voilà qu'il la ressort cette fin de semaine au Théâtral. Pour l'occasion, on transcrit sa propre prose. Gouteuse.

Vous avez quitté l'école jeune, au moment même où se déclarait votre amour de la littérature...

Un lien entre les deux?

Tout à fait. J'écrivais des poèmes. Entre 12 et 18 ans, j'en ai écrit des kilos. Je les faisais voir à mon prof de dessin, il les aimait bien. Pour un examen de français, un jour, on a eu pour thème un pays qu'on avait visité. Je n'ai écrit que 5 lignes, comme en vers, où je décrivais un pays imaginaire. J'ai eu 2, avec comme commentaire que le Collège n'est pas une école de poésie. Je montre le résultat à mon prof de dessin, et il me dit que je dois m'en aller - ou crever. Alors il a invité mes parents dans son atelier et les a emballés. Ma mère m'a raconté ensuite qu'il leur avait dit: «Vous avez mis au monde un monstre, au Collège ils vont le massacrer. Il faut le retirer.» Ils ont été d'accord. J'ai fait alors une année dans une école de commerce où la directrice, qui était formidable, m'a accordé de ne suivre que douze heures par semaine, dont six de dactylo, ce qui m'a toujours été utile par la suite.

C'est donc par l'écriture que vous en êtes venu à lire?

Mon père m'avait lu beaucoup, enfant. Il était linotypiste, ça n'existe plus. Dans l'imprimerie, c'est ceux qui impriment les plombs qu'on passe ensuite aux typographes qui



Probst: «Mon maître en littérature? Thelonious Monk, le pianiste de jazz.» STEVE IJUNCKER-GOMEZ

préparent pour les rotatives. Une linotype, c'est gros, ça pèse 10 kilos, ça fait un bruit pas possible. Le jeudi matin, j'allais nettoyer les matrices pour 5 ou 10 balles. Mon père, donc, m'a fait la lecture depuis tout petit. Quand j'ai eu 9 ans, il m'a lu deux livres: «Les chasseurs de loups» de James Oliver Curwood, sur des trappeurs dans le Klondike, suivi des «Chasseurs d'or». À la fin du deuxième volume, les trappeurs doivent partir vers une nouvelle aventure. Je demande le troisième tome à mon père, il me répond qu'il n'existe pas, ça s'arrête là. C'était un dimanche d'automne, je m'en souviens, on avait le temps. Je suis allé dans ma chambre, j'ai pris un cahier et j'ai rédigé la suite. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire, et je n'ai jamais arrêté. Depuis un bout de

temps déjà, je travaille sur un roman. Mais j'ai dû m'interrompre pour un séjour à l'hôpital l'été dernier, puis pour jouer dans «Bulle», un téléfilm d'Anne Deluz avec Claudia Cardinale dans le rôle de ma femme. Mon roman, je l'ai écrit déjà six fois, ce sera la septième. Je me suis toujours réservé la fin pour la dernière version. C'est une histoire de musique et de musiciens.

Sur les plateaux, vous avez côtoyé les plus grands de la région. Des jalons?

J'ai connu Michel Viala quand j'avais 16 ans. On avait été voisins auparavant. Je me souviens qu'il partait l'hiver sur sa mobylette avec un tréteau et une valise - il peignait beaucoup. Je l'ai approché plus tard, je voulais lui demander un truc pour une pièce qu'on faisait au centre de loisirs. Lui

m'a demandé de l'aider avec un Revox pendant un monologue qu'il jouait au café-théâtre. On s'est retrouvé une semaine après, il me dit: «Laisse tomber le Revox, je t'ai écrit un personnage.» (Il récite) Ensuite, il a écrit une deuxième pièce où j'avais un plus grand rôle. Puis une autre, que j'ai jouée avec Charles Apothéloz, «Vérification d'identité». J'avais des longs cheveux, j'étais Jésus et je me faisais arrêter à Cointrin. Après, il y a eu François Simon. J'ai joué avec lui «Le retour» de Pinter, mis en scène par Philippe Mentha, avec Roland Sassi aussi. Simon m'aimait bien. Chaque fois que je me faisais arrêter par les flics, j'avais droit à un téléphone. Je l'appelais et il venait me chercher au poste: il était connu, on me relâchait. Je passais la nuit chez lui. Mentha m'a aussi bien parlé, c'était un bon papa. Mais

beaucoup de ces gens sont morts maintenant. À 20 ans, j'ai écrit une pièce radiophonique qui a reçu le Prix suisse de radio. Toute la distribution de cette pièce est décédée...

Vous baladez «La prose du Transsibérien» depuis 1976. Comment avez-vous rencontré ce texte? Et pourquoi le reprendre aujourd'hui, comme on rejoue un standard de jazz?

Quand j'étais dans mon école privée de commerce, la directrice, lors de la distribution des prix en fin d'année, me donne un gros bouquin bien emballé. C'était l'anthologie de la poésie française par Pierre Seghers. Rentré chez moi, je feuillette, je tombe sur «La prose». Je n'avais jamais lu Cendrars mais en avais entendu parler. Je le lis à voix haute, le texte demandait à être parlé. J'ai trouvé génial. Mes parents avaient un vieux Phillips, je me suis enregistré. Peu à peu, j'en ai fait des lectures. Plus tard, à 16 ans, j'ai découvert le jazz, j'étais emballé, on a monté un quartette, que j'engageais sur des créations, dont cette lecture. Il me fallait des improvisateurs, pour accompagner l'écriture déjà musicale en elle-même. Ce texte, qui commence par «En ce temps-là, j'étais en mon adolescence», c'est mon cheval de bataille, je l'aime de plus en plus, je le comprends de mieux en mieux.

La musique, mais aussi la peinture, joue pour vous un rôle central. Qui accompagnera les représentations de cette semaine?

J'écris à cause de la musique, c'est elle qui m'inspire et me souffle beaucoup de choses. J'écoute avant d'écrire, puis je l'éteins, et je poursuis sur la lancée. Une fois, à la radio, on m'a demandé si j'avais un maître dans la littérature. J'ai répondu: «Thelonious Monk!» J'ai même un enregistrement du concert qu'il a donné en 1966 au Victoria Hall. En peinture, c'est Van Gogh qui m'a ouvert la voie. Il m'a inspiré

plusieurs poèmes. J'aime aussi beaucoup Modigliani, que je préfère à Picasso. D'ailleurs, il a fait un portrait de Cendrars en trois, quatre traits, que j'ai découpé d'un livre rare et que j'ai encadré près de mon bureau. Au Théâtral, je travaille avec la batteuse Béatrice Graf et la violoniste Margaux Malya, que je prends presque toujours avec moi. Elles ont travaillé mardi et mercredi, ça s'est très bien passé. Béatrice a envoyé quelques roulements, l'autre s'est collée là-dessus avec son violon. C'était génial.

Ça fait quoi de traverser la Sibérie en train?

Il fait froid! Ça change selon les musiciens. Là, j'ai voulu deux femmes. Si ça marche bien entre elles, ce qui est le cas, ça devient leur dialogue, et moi, de temps en temps, je fais passer le train!

Fan de boxe, père de deux filles (dont la comédienne Marie Probst), comment vous situez-vous en tant qu'homme, homme de théâtre, homme de lettres?

Je suis féministe et j'aime la nature féminine. S'il n'y a que des mecs sur un projet, je m'emmerde. Les sorties entre hommes, rien ne me fait plus chier. Je m'entends plutôt très bien avec les femmes. Au bout de cinq minutes, avec Béatrice et Margaux, ça roulait. Il y a eu un moment qui collait tellement bien que j'ai lu par-dessus, ça donnait exactement le rythme de la locomotive. En 2013, lors d'une lecture que je donnais de «La prose» à La Chaux-de-Fonds, j'étais hospitalisé à cause d'une maladie qui m'avait gonflé de flotte. Mais j'avais ma lecture à 14 h, alors je demande à la médecin-chef de me laisser partir la journée. Elle s'affole, puis finalement me lâche: «Si vous voulez vraiment aller mourir sur scène, allez-y!» La lecture, ce jour-là, était formidable!

«La prose du Transsibérien»

Théâtral, jusqu'au 17 mars, 079 471 2123, www.theatrical.net

Trois «clownboys» parodient colonisation et culture de masse sous Donald Trump

Danse

La critique sociale par l'activation de vos zygomatiques, tel est le challenge du «Wide West Show!»

Vous entrez dans la salle par un étroit boyau foré dans un tissu noir. Vous débouchez sur le plateau enfumé, plongé dans l'obscurité, où se dessinent peu à peu trois installations en Sagex que le titre de la pièce vous aide à rapprocher des paysages rocheux de l'Ouest américain. Installé par terre, vous voyez débouler deux zombies robotiques,



Gregory Stauffer, Ariel Garcia et Johannes Dullin. BETH DILLON

visage plâtré de fond de teint, doigts gantés de petits pains, tranches de toast plaqués devant les yeux en guise de masque VR, tandis qu'un troisième larron extrait de sa console de festifs beats électroniques. Bientôt, vous verrez le trio désormais accoutré de franges et de stetsons fouetter vaillamment le sol de ses lassos, exécuter des quadrilles endiablés, cavalcader en lançant des drapeaux et ambiancer l'assistance avec autorité. Ya-hooooo!

Créé fin janvier à Lausanne, «The Wide West Show!» est une pièce d'une énergie folle. Désopilante de causticité. Divinement cruelle. Collaborateurs de longue date, Gregory Stauffer, Johannes

Dullin (formés ensemble chez le clown Dimitri), Ariel Garcia (musicien polymorphe) et Beth Dillon (à la scénographie et aux costumes), tous ardents défenseurs de mère Nature, se sont initialement inspirés du «Wild West Show» que Buffalo Bill créa à Chicago en 1880, et dont le succès inaugurerait l'essor du show-business. Depuis lors, les conquêtes américaines se sont poursuivies: à travers les capitaux et les mainmises de la finance, déjà, à travers la propagation de sa culture de masse, bien sûr, mais aussi à travers la prospérité de l'industrie digitale start-upée dans la Silicon Valley.

Tous ces éléments, figurez-vous qu'ils supportent en creux la perfor-

mance, sans être jamais ouvertement mentionnés. Seuls les muscles des interprètes parlent. Seuls filtrent vos zygomatiques. «C'est difficile d'être moralisateur», confie Gregory Stauffer. Aussi les détours qu'il emprunte pour incriminer les ravages de la civilisation occidentale sont à saluer pour leur inventivité efficace. «The Wide West Show» accuse une modernité qui célèbre l'individu en décebrant les foules. Ses spectateurs rient en chœur pour tirer leurs conclusions personnelles. **K.B.**

«The Wide West Show!» ADC, jusqu'au 24 mars, 022 320 06 06, www.adc-geneve.ch